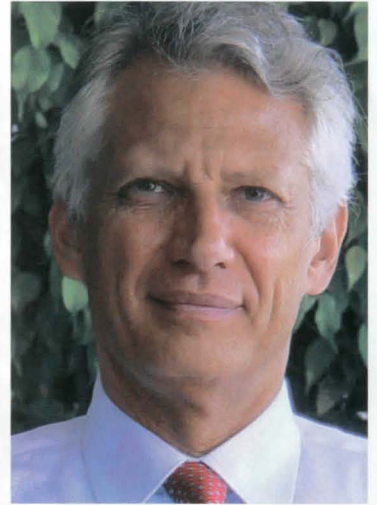
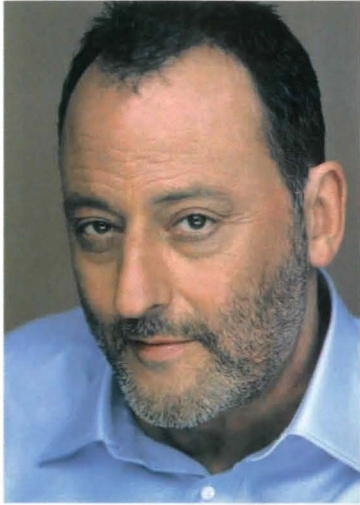


MADE IN MOROCCO

Célébrités natives du Maroc



DOSSIER RÉALISÉ PAR :
LAURENCE OIKNINE

41



MADE IN MOROCCO





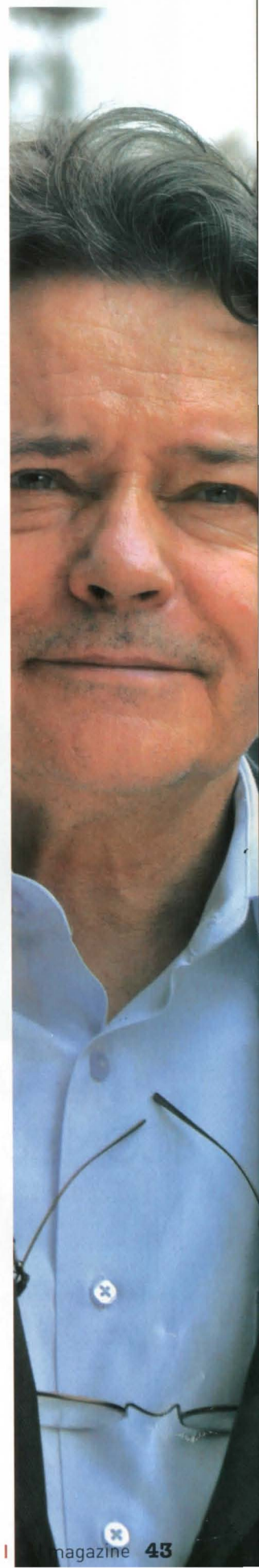
Ces hommes, aujourd'hui fameux ailleurs, ont un privilège de par leur naissance, une distinction qui les dote d'une autre approche des problèmes de notre temps qui en fait des sages, des médiateurs, des passeurs. Simplement parce qu'ils sont nés dans une autre civilisation que la leur, dont ils finissent avec le temps par partager les valeurs.

Fils de colons, d'hommes d'affaires, d'enseignants ou de diplomates, il sont nés au Maroc où il ont fait leurs premiers pas, puis fréquenté l'école. Et puis un jour arrive où l'heure du départ va sonner, tôt ou plus tard. La fatalité finit par les rappeler au pays dont ils sont citoyens, ou ailleurs pour ceux dont les parents parcourent le monde. Et ils grandissent sans prendre conscience de leur privilège, il sont absorbés à l'adolescence par les rêves et les soucis propres, partout, à cet âge. C'est l'âge aussi de la formation au bout de laquelle on accède à l'université et aux perspectives qu'elle ouvre. L'adulte en eux prend alors le pas sur le jeune homme, la vie active s'en mêle. Le natif du Maroc n'a jusque-là, la plupart du temps, que des souvenirs de vacances, une nostalgie peut-être plus liée à l'affection parentale qu'aux lieux en question et à leurs couleurs propres. Et, petit à petit, avec l'expérience de la vie, plus riche et plus mouvementée encore lorsqu'ils choisissent pour destin la politique, une réflexion commence à prendre forme avec un retour en arrière et une forte nostalgie qui fait monter des tréfonds de la mémoire une douceur de vivre d'antan.

Le discours ambiant fait réfléchir là-dessus. Les débats sur l'immigration, sur le choc des civilisations, les xénophobies qui trouvent leurs porte-drapeaux, l'exclusion et le dénigrement ne manquent pas de faire revenir sur ses pas une pensée émergente avant qu'elle ne se sclérose et se confonde avec la bêtise et la haine qui s'infiltrèrent pour de bon dans la mêlée. Les images remontent à la surface. La gentillesse des gens, les sourires constants et les saluts amicaux avec lesquels on vous aborde dans la rue, les maisons ouvertes aux hôtes de passage, les gâteaux au miel offerts lors des fêtes, les youyous qui déchirent le ciel et ouvrent le bal lors des mariages et des circoncisions, tout cela revient d'un coup comme une bouffée d'air frais qui chasse la laideur et les aigreurs d'une pensée haineuse et inhumaine. Et alors, cette contrée quittée dans l'enfance et qu'on pensait définitivement livrée au retard, à l'archaïsme et à l'oubli, devient, comme par miracle, donneuse de leçons sur la convivialité et la tolérance. Dans des villes d'Occident épuisées par la crise et la solitude à laquelle se trouvent souvent livrés les hommes et les femmes, dans ces hauts lieux de la technologie où la finance fait loi et ne laisse nul répit aux faibles, le quartier d'antan où se côtoient les pauvres et les riches, les liens de parenté puissants, le rapport quasiment filial avec la nounou s'offrent soudain comme des portes de sorties, des voies de secours. Les perspectives changent alors. Le désespoir s'atténue pour faire place à un rapport plus humain entre les nations dans cette Méditerranée dont les gens sont si proches et où ils s'ignorent tant.

L'enfant né à Casablanca, Rabat ou Marrakech investit alors l'adulte, homme d'affaires ou politique, pour lui rappeler son devoir d'homme de dialogue entre les pays, entre les cultures, son statut privilégié de passeur, parce qu'il est un enfant partagé entre des cultures supposées ennemies et qui sont chez lui unies et paisibles.

MOHAMMED ENNAJI





Najat Vallaud-Belkacem

ICÔNE DE « L'INTÉGRATION HEUREUSE »

Ne pas se fier à la jeunesse de sa silhouette et à la fraîcheur de son sourire : Najat Vallaud-Belkacem a dix ans d'expérience politique et de la pugnacité et de l'aplomb à revendre. Sa nomination, le 16 mai dernier, comme ministre des Droits des femmes et porte-parole du gouvernement français couronne un parcours sans faute de la part de celle qui se définit elle-même comme un « pur produit

de la République » et un exemple d'« intégration heureuse ». Elle est née le 4 octobre 1977 à Beni Chicker, dans le Rif, dans une famille de sept enfants. Elle a quatre ans quand la famille rejoint le père, immigré économique devenu ouvrier dans le bâtiment en France. Naturalisée à l'âge de 18 ans, elle a la double nationalité franco-marocaine. Licenciée de droit, elle entre à Sciences-Po, où son professeur de droit la recommande

à son épouse, la députée socialiste de l'Oise, Béatrice Marre. Najat Belkacem, encore étudiante, devient en 2000 son assistante parlementaire. « Elle était intéressée et très travailleuse », se remémore l'élue. Poussée par « un vrai sentiment de culpabilité » après la qualification de Jean-Marie Le Pen au second tour de la présidentielle en 2002, Najat adhère au Parti socialiste, en ligne avec sa « volonté de justice sociale ». En 2003, elle

rencontre le maire de Lyon, Gérard Collomb, et devient sa conseillère sur les politiques de proximité et de démocratie participative. En 2004, elle est élue pour la première fois conseillère régionale, déléguée en charge de la culture. A 27 ans, elle est alors la benjamine du conseil régional de Rhône-Alpes. En 2006, Gérard Collomb, qui juge qu'elle « fait face aux épreuves avec intelligence et sang-froid », la présente à Ségolène Royal, dont elle devient la porte-parole pour la campagne présidentielle de 2007, aux côtés d'Arnaud Montebourg et Vincent Peillon. Avec ses cheveux à la garçonne, son style simple, son charme et son air assuré, elle crève l'écran, même s'il est encore un peu tendre. En 2011, elle reste fidèle à Ségolène Royal lors des primaires socialistes puis, « disciplinée et légitimiste », rejoint l'équipe de porte-parole du vainqueur, avec Delphine Batho, Bruno Le Roux et Bernard Cazeneuve. C'est elle qu'on verra le plus, et de loin, en chauffeuse de salle dans les meetings du candidat socialiste et sur les plateaux télé, faisant cette fois preuve d'une grande pugnacité, au point même de se faire gentiment recadrer par François Hollande après avoir accusé Nicolas Sarkozy d'être « un mélange de Berlusconi et Poutine ». Son apport n'a pas été que médiatique puisqu'elle a aussi contribué à la réflexion du candidat sur la démocratie participative ou l'égalité des droits pour les couples homosexuels. Le désormais président de la République ne tarit pas d'éloges à son sujet, confiant au magazine *Elle* que, « outre sa connaissance du terrain et des dossiers », il la juge ambitieuse, dans le bon sens du terme : « Elle aime réussir, sans arrogance, sans écraser personne ». Mariée à un haut fonctionnaire, et mère de jumeaux, membre du Conseil de la communauté marocaine à l'étranger, elle refuse d'être réduite à une « caution de la diversité », comme Rachida Dati en 2007, concédant cependant : « que je le veuille ou non, j'ai une responsabilité particulière, avec trois caractéristiques trop rares en politique, à la fois jeune, issue de l'immigration et femme ». ■



Henri Belolo

LE CASABLANCAIS AUX TUBES PLANÉTAIRES

Qui, c'est Henri Belolo, « born and raised » à Casablanca comme disent les Anglo-Saxons. L'un des producteurs les plus prolifiques et les plus ingénieux de l'ère de l'industrie musicale, capable de transformer tout ce qu'il

touche en disques d'or. Pourtant, rien ne prédestinait le petit Henri, juif marocain ayant grandi dans le Casablanca des années 50, à se hisser à la tête d'un empire aux millions d'albums vendus. Rien, si ce n'est un incommensurable

amour développé pour les musiques noires américaines diffusées sur les ondes de la TSF par la base américaine de Port Lyautey. C'est ainsi qu'après être monté à Paris pour suivre des études de commerce,

Henri bifurque rapidement vers le domaine du music-hall, s'improvisant producteur chez Barclay où, très vite, il fait ses preuves au point de se sentir à l'étroit dans un marché de la musique français encore balbutiant. Il le sait, son « ticket to ride », c'est aux États-Unis qu'il le poinçonnera. En 1975, il joue son va-tout, prend l'avion avec 22.000 dollars pour la Pennsylvanie, où, avec son acolyte Jacques Morali, il fonde les Ritchie Family. Premier disque, premier tube planétaire : « **Brazil** ». Le Billboard inaugure une rubrique disco rien que pour les tubes des Ritchie Family. S'ensuivent les Village People et leurs « **YMCA** » historique et autres « **Macho Man** », « **In the Navy** », etc. Le genre disco s'épuisant, Henri enchaîne dès 1983 sur le hip hop en produisant « **Street dance** », 5 millions d'albums vendus. A l'avènement des années 90, Henri s'intronise avec succès Pape de la dance music. Les années 2000 verront sa société de production, Scorpio Music, continuer de sortir succès sur succès grâce à la relève assurée par ses deux fils désormais aux commandes de l'entreprise. ■



Alain Belda

LA FIBRE DE L'ALUMINIUM

De 1990 à 2008, il fut l'un des hommes affaires les plus puissants du monde, à la tête du géant de l'aluminium Alcoa, régulièrement distingué par Forbes. **Né le 23 juin 1943 à Meknès** d'un père d'origine espagnole et d'une mère d'origine portugaise, Alain Belda quitte le Maroc pour le Brésil à l'âge de 3 ans, avant d'émigrer pour le Canada à l'âge de 13 ans. Il finit cependant ses études au Brésil, avec un diplôme en administration des affaires de MacKenzie University. En 1969, il rejoint Alcoa Alumínio, filiale brésilienne

du géant de l'aluminium, dont il prend la présidence en 1979. Dès 1982, il est élu à la vice-présidence du groupe. En 1994, sa nouvelle promotion l'oblige à rejoindre le siège d'Alcoa, à Pittsburg : il devient alors vice-président exécutif du groupe. Il brûle les étapes, accédant en janvier 2001 au poste de PDG du groupe. Il est également membre du conseil d'administration de Citicorp, de Citigroup, de DuPont et de Trustees of the Conference Board, la plus importante organisation mondiale d'hommes d'affaires et de recherche. ■

De son enfance marocaine, il a gardé le goût des ciels bleus, de la mer et de la poésie arabe. C'est en effet à Rabat que Dominique Marie François René Galouzeau de Villepin a vu le jour, le 14 novembre 1953, et qu'il a passé les six premières années de vie. Son père est un industriel de haut niveau et un grand voyageur. La famille part ensuite pour le Venezuela où Dominique s'illustre en étant, à 15 ans, le seul gréviste du collège français de Caracas, en solidarité avec le mouvement de mai 68. A l'instar de son père, qui fut pendant de longues années élu des Français établis hors de France, le jeune Dominique se passionne autant pour la politique que pour les « ailleurs » lointains. Si bien qu'il adhère au RPR en 1977 et, dès sa sortie de l'ENA (la même promotion que François Hollande), opte pour le Quai d'Orsay : il est nommé secrétaire des Affaires étrangères à la direction des Affaires africaines et à la sous-direction d'Afrique centrale et orientale. Pendant une dizaine d'années, il occupe différents postes diplomatiques aux Etats-Unis et en Inde, avant de rentrer en France pour débiter une carrière politique. Directeur de cabinet du ministre des Affaires étrangères, Alain Juppé (1992-1996), il est ensuite nommé secrétaire général de la présidence de la République auprès

Dominique de Villepin DE LA CULTURE & DU PANACHE



de Jacques Chirac. En 2002, il devient le ministre des Affaires étrangères du gouvernement Raffarin. On se souvient de sa

flamboyante intervention au Conseil de Sécurité de l'Onu contre la décision américaine d'intervenir en Irak. De 2004 à

2005, il dirige le ministère de l'Intérieur avant que Jacques Chirac ne récompense sa fidélité en le nommant Premier ministre le 31 mai 2005. Son passage est marqué par les manifestations contre le « contrat première embauche » et l'éclatement de l'affaire Clearstream 2. Lorsque Nicolas Sarkozy, auquel l'oppose une haine farouche, est élu président de la République en 2007, Dominique de Villepin devient l'un de ses opposants les plus virulents. Au terme de cinq ans de bataille judiciaire, il est blanchi dans l'affaire Clearstream et annonce son intention de se présenter à l'élection présidentielle 2012. Mais faute de recueillir le nombre de parrainages suffisant, il devra renoncer. De quoi son avenir sera-t-il fait ? Une chose est sûre, il continuera de publier puisque cet érudit est également un homme de lettres. Il est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes, de romans (dont *Hôtel de l'insomnie*), de récits historiques (*Les Cent jours ou l'esprit de sacrifice...*) et d'essais, dont *Le Cri de la gargouille* et *Le requin et la mouette*, qui ont pour la plupart été des succès critiques et de librairie. ■

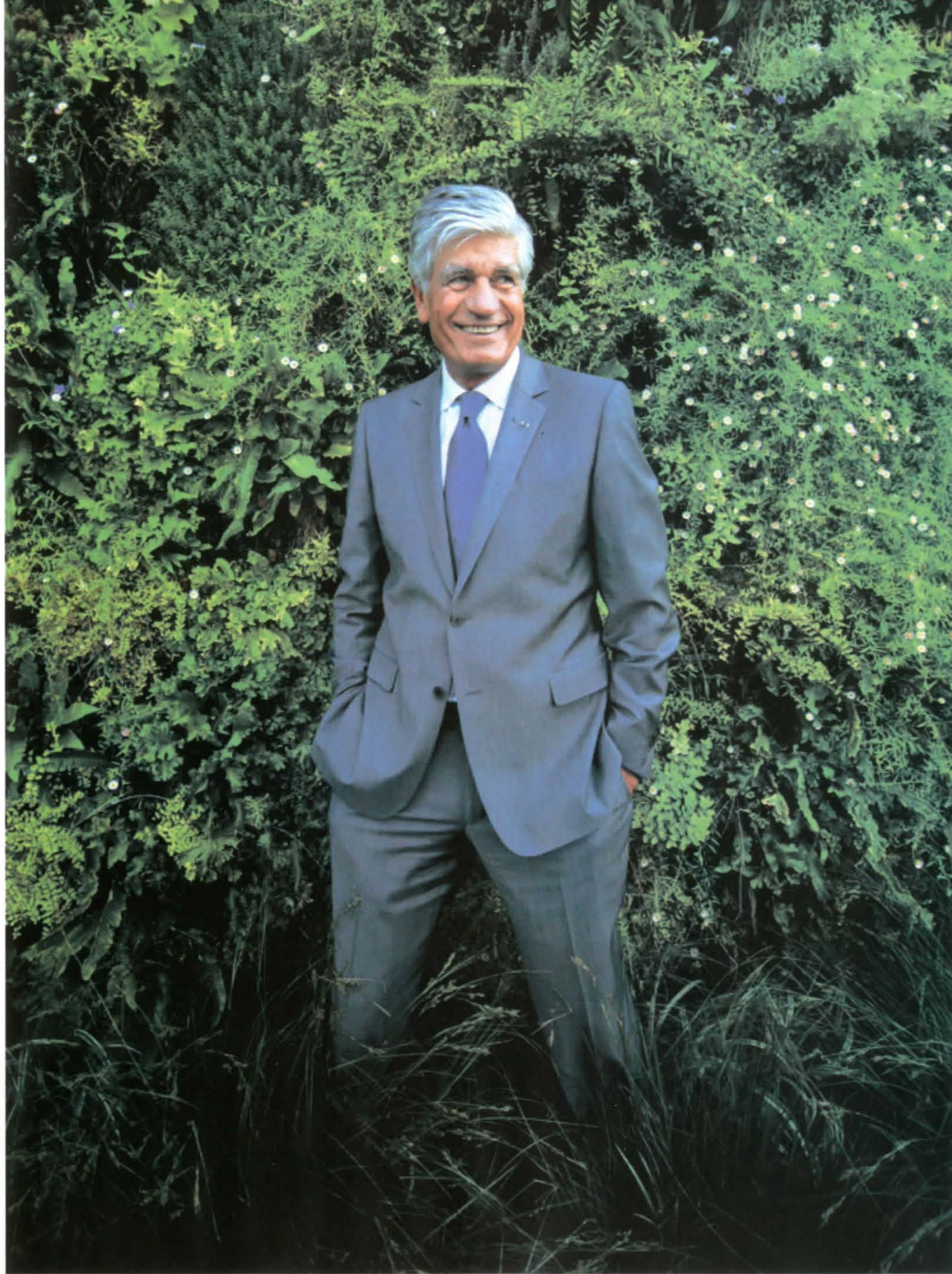
Samy El Maghribi LA MÉMOIRE ARABO-ANDALOUSE

De son vrai nom Salomon Amzallag, il est né en 1922 à Safi. Sa famille s'installe à Rabat en 1926. A l'âge de 7 ans, il fabrique lui-même un luth et fait sa première école buissonnière pour rejoindre un groupe de musiciens avec qui il apprend à jouer du oud. Il se perfectionne au Conservatoire de musique de Casablanca et avec les maîtres de musique andalouse. Il reprend les chansons traditionnelles et marque de son empreinte les anciennes qçidas de Sidi Qaddour Al 'Alami, de Benmsaib, du Cheikh

Bouazza et autres ténors du Malhoun. Entre 1950 et 1965, il compose une musique populaire inspirée des motifs traditionnels. Ses chansons les plus célèbres sont *Ay ay ay loukan kanou andi le mlain*, *Kaftanek mahloul ya lala ou Oumri ma nensak ya mama*. Il crée son propre style basé sur les Noubas du Gharnati, le Moual marocain, le Malhoun et le Haouzi en développant l'art des nuances et des modulations vocales. En 1955, il salue le retour de Sa Majesté Mohammed V avec *Alf hniya wa hniya*, *Koulou 'la sslama*

Sidna Mohammed Alkhamis Soltan al Maghrib. En 1960, il exprime la peine de tous les Marocains après le tremblement de terre d'Agadir avec sa *qçidat Agadir*. Il poursuit sa carrière à Paris, où il crée sa propre marque de disques, Samyphone. Il est célèbre dans tous les pays où sont établis des immigrants d'Afrique du Nord. En 1960, il part pour le Canada. En 1967, il devient rabbin et cesse de chanter en public, puis se ravise et compose *Saoulouni nnas*. Il décède à Montréal le 9 mars 2008. ■





Maurice Lévy

LE GRAND MANITOU DE LA PUB

Pour ses parents, le Maroc fut un refuge. Son père, un professeur de philosophie de gauche, avait été condamné à mort par le régime franquiste. C'est ainsi que Maurice Lévy est né le 18 février 1942 à Oujda. Diplômé en informatique et organisation de l'université du New Jersey en 1965, grâce à une bourse d'étude, il est recruté l'année suivante dans le service informatique de l'agence de

publicité Synergie, à Paris. En parallèle à son métier d'ingénieur, son rôle s'étend à des fonctions de gestionnaire et financières. A 29 ans, c'est lui que son patron choisit comme successeur à la tête du groupe. Il préfère rejoindre Marcel Bleustein-Blanchet, fondateur du groupe Publicis. En tant qu'ingénieur informaticien, il prend l'initiative d'archiver l'essentiel des données de son entreprise sur bande magnétique. Il permet

ainsi à Publicis de se remettre en huit jours de l'incendie qui ravage l'immeuble de l'avenue des Champs-Élysées, en septembre 1972. Un coup d'éclat qui vaut au jeune Lévy de se faire remarquer par Bleustein-Blanchet. Dès 1973, il est promu secrétaire général. En 1975, il est nommé DG adjoint de Publicis Conseil et, en 1976, directeur général. Dès lors, il s'emploie à tisser ses réseaux et à décrocher des contrats publicitaires

de plus en plus importants. Il crée ainsi à New York l'agence Intermarco et convainc l'Oréal de lui confier sa communication. Aujourd'hui, Publicis réalise la moitié de son chiffre d'affaires en Amérique. En 1988, il devient président du directoire et succède à Bleustein-Blanchet au poste de PDG en novembre 1987.

L'heure de la conquête a sonné. Lobbyiste acharné, Maurice Lévy s'attache à entretenir ses réseaux et laisse la création des slogans à ses équipes. Menant une stratégie de rachats parfois hostiles contre ses concurrents, il poursuit également une politique de diversification des supports, investissant très tôt Internet et les nouveaux médias. C'est ainsi qu'il décroche des campagnes de communication pour l'Armée américaine. En France, il se voit confier la promotion de la réforme des retraites en 2003. Le privé n'est pas en reste : les plus gros contrats atterrissent dans l'escarcelle de Publicis, dont des budgets vertigineux comme ceux de Total, de Sanofi ou de Vivendi Universal. En 2002, Publicis fusionne avec le groupe américain Bcom3 et se propulse 4e mondial. Début 2009, le groupe décroche les budgets de Carrefour monde, de China Mobile et de Wal-Mart et se classe 3e groupe mondial. Sous la houlette de Maurice Lévy, il est passé de 9.000 à 50.000 collaborateurs.

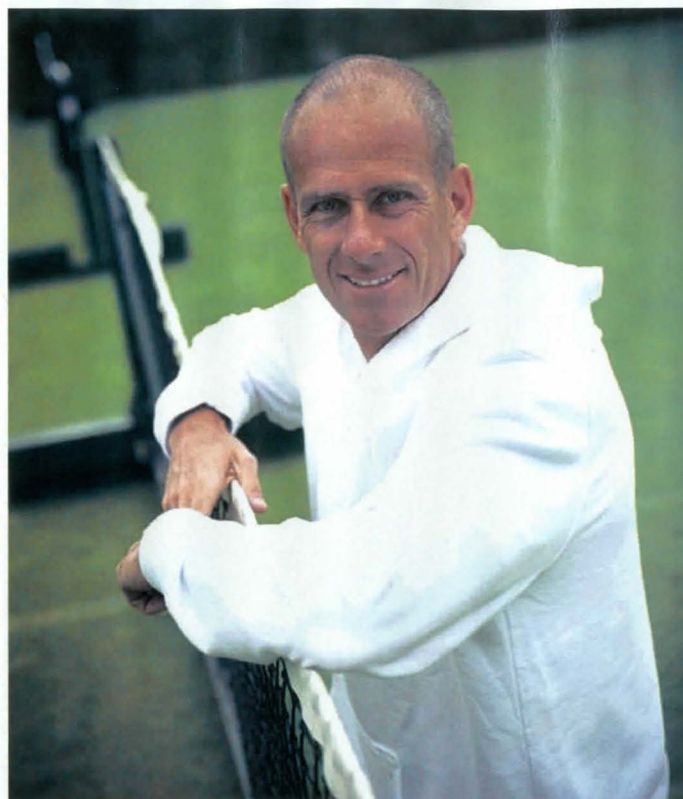
En parallèle, l'homme jouit d'une influence immense. Il est membre du club Le Siècle, préside l'Association française des entreprises privées et fait partie du conseil de la fondation du Forum de Davos. Ses concurrents persiflent qu'il y fait son marché. En 2006, il finance à titre personnel une campagne pour la paix conduite par une équipe de 40 Palestiniens et autant d'Israéliens qui échoue après l'élection du Hamas.

Actuellement, ce grand patron qui avait créé le buzz en appelant, à l'été 2011, à une « contribution exceptionnelle des plus riches, des plus favorisés, des nantis », s'est pris un retour de bâton quand le journal *La Tribune* a révélé en mars dernier qu'il allait recevoir un bonus de 16 millions d'euros de la part de Publicis, le plus important de toute sa carrière professionnelle. ■

Il n'a jamais oublié Casablanca et son océan houleux puisqu'il revient régulièrement y pratiquer le surf. C'est en effet dans la ville blanche que Guy Forget est né en 1965. Le tennis est une passion familiale : son grand-père et son père avaient déjà participé à plusieurs tournois. Le petit Guy pratique ce sport depuis son plus jeune âge et remporte le titre de champion de France junior en 1982. Ce gaucher de 1,90m accède alors aux tournois professionnels ATP. Il termine sa première saison au 70ème rang. Sa première victoire, il la remporte au tournoi de Toulouse, en 1986, là même où son grand-père s'était imposé en 1946 et son père en 1966. Il gagne encore à Nancy en 1989 et devient champion du monde en double avec le Suisse Jakob Hlasek. L'année phare de sa carrière est 1991 : outre la coupe Davis, il remporte six titres, dont l'Open de Paris à Bercy et

Guy Forget

LA BALLE JAUNE POUR VOCATION



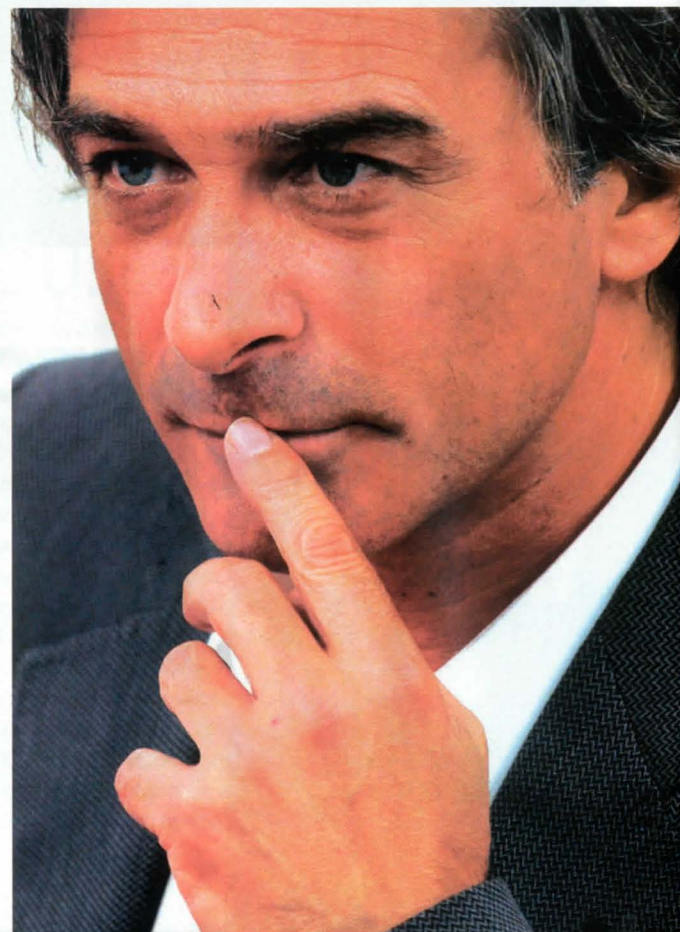
l'Open d'Australie, et se hisse ainsi au 4ème rang mondial. Il remporte la Coupe Davis avec l'Equipe de France en battant Pete Sampras à Lyon. Mais après une opération au genou en 1993, Guy Forget connaît les pires difficultés à revenir à son niveau de 1991. Il parvient cependant à accéder au 34ème rang ATP en 1996. L'année suivante, il met un terme à sa carrière après 11 tournois gagnés en simple et 28 en double. En 1999, Guy Forget est nommé capitaine de l'équipe de France de Coupe Davis, récompensé par un trophée en 2001. En avril dernier, il a quitté ce poste après quatorze ans de bons et loyaux services, pour prendre la direction du tournoi de Paris-Bercy. Champion humble et abordable, il jouit toujours d'une énorme popularité. ■

Titouan Lamazou

L'ARTISTE DES MERS

Navigateur, écrivain et artiste peintre, Titouan Lamazou est né à Casablanca, le 11 juillet 1955. Pour l'anecdote, il doit son prénom, référence à sa terre naissance, à la prononciation approximative de sa nourrice marocaine. Celle-ci aurait ainsi transformé « Titou », diminutif de son vrai prénom, Antoine, en « Titouane » (en référence à la ville du même nom), qui évoluera en Titouan. Aujourd'hui, ce surnom, devenu prénom, est prisé en France. Fêré d'art et de peinture, il intègre à 17 ans l'Ecole Nationale des Beaux-Arts à Marseille, puis en Aix-en-Provence. Mais déçu par l'enseignement, trop « conventionnel » à son goût, il change de direction quelques mois plus tard. Direction la mer. Il s'embarque sur différents bateaux, à Marseille, aux Baléares, aux Canaries et, attiré par le monde

de la course, il apprend à faire glisser les voiliers sur l'eau en compagnie d'Yvon Fauconnier, puis d'Eric Tabarly. En quelques années, il s'offre un joli palmarès dans la discipline, sans jamais cesser de dessiner et de peindre. Il a ainsi été sacré Champion du monde de course au large pour la période 1986-1990. Il finira par se consacrer exclusivement aux voyages et à l'art pictural en 1993. Défenseur inlassable des droits des femmes, il a été désigné « **Artiste de l'Unesco pour la paix** » en 2003 et a créé, en 2008, une association pour prolonger ce combat, Lysistrata. Véritable globe-trotter, Lamazou remplit durant ses voyages des carnets de croquis, de dessins et de notes, où il fait partager ses plus belles rencontres aux quatre coins du monde, avec le regard d'un ethnologue et le cœur d'un artiste. ■



Jean-Luc Mélenchon

LE DERNIER TRIBUN DE GAUCHE

Ceux qui s'intéressent peu à la politique française l'ont découvert au cours des dernières présidentielles en France. Certes, il fut ministre de l'Enseignement supérieur du gouvernement Jospin, de 2000 à 2002, et fut l'une des figures les plus

l'UNEF. Cependant, à compter du congrès d'Épinay, qui marque le rassemblement de la gauche derrière François Mitterrand, il prend ses distances avec les trotskystes. En 1977, alors professeur de français, il intègre le Parti socialiste où il acquiert rapidement



turbulentes du Parti socialiste français dans les années 80 et 90, mais peu connaissaient ses remarquables talents de tribun. Il fallait l'entendre, lors de ses meetings, pour fendre avec l'éloquence d'un Jaurès les banquiers qui s'empiffrent sur le dos du bon peuple. Cette capacité d'indignation, le candidat du Front de gauche la doit, de son propre aveu, à une jeunesse tourmentée. Il a vu le jour le 19 août 1951 à Tanger, fils de Georges Mélenchon, receveur des PTT, et de Jeanjine Bayona, institutrice, tous deux nés en Algérie française. Sa petite enfance est dorée sous le soleil de la ville du détroit, entre baignades et jeux avec les enfants du quartier. Mais le bonheur ne dure pas : en 1962, ses parents divorcent et sa mère demande sa mutation en France. Le départ est un déchirement pour l'adolescent qui se retrouve dans le Pays de Caux où il doit affronter le froid et l'hostilité que la métropole réserve alors aux « Pieds-noirs ». Il affirmera par la suite que cette expérience difficile a été fondatrice de ses convictions politiques. C'est ainsi qu'à la suite des événements de Mai 68, il adhère à l'Organisation communiste internationaliste, un parti trotskyste. Dans la foulée, il devient l'un des dirigeants du syndicat étudiant de gauche

des responsabilités. Il devient le directeur de cabinet du maire de Massy, Claude Germon, tout en dirigeant des publications partisans. En 1988, adversaire de la « Deuxième gauche » de Rocard, il fonde avec Julien Dray un courant au sein du PS, la Gauche socialiste. En mars 2000, il devient le ministre délégué à l'Enseignement professionnel du gouvernement de Lionel Jospin. C'est en 2005 que ses divergences avec la ligne majoritaire du Parti socialiste éclatent au grand jour : il fait campagne pour le « non » au référendum sur la Constitution européenne aux côtés de l'extrême-gauche. A partir de ce moment-là, il se détache progressivement du PS jusqu'à en démissionner en novembre 2008 pour créer le Parti de gauche le 1er février 2009. Un an plus tard, il annonce sa candidature aux présidentielles de 2012 et reçoit le ralliement du Parti communiste. Auteur d'une excellente campagne, il est toutefois déçu par son score au 1er tour : 11,1% des voix, alors que son objectif était de se placer avant Marine Le Pen (17,9%). Il n'a toutefois pas fini de ferrailer avec la dirigeante du Front national : il se présente en effet aux prochaines législatives contre elle dans le Pas-de-Calais. ■



Daniel Pennac

LE PLAISIR DU VERBE

Daniel Penacchioni, dit Pennac, est né en 1944 lors d'une escale à Casablanca. La profession de son père, polytechnicien devenu militaire par goût du voyage, l'amène à résider dans différents pays pendant son enfance (Djibouti, Ethiopie, Indochine...). Pensionnaire de la 5ème à la terminale, il acquiert très tôt le goût de la littérature. Il évoque régulièrement le souvenir de ses lectures de jeunesse, parmi lesquelles figurent *Guerre et paix* de Tolstoï, ainsi que les œuvres de Dostoïevski, Lermontov, Hardy et Shakespeare. Il étudie les Lettres à Nice et Aix et devient professeur de lettres de 1969 à 1995, à Soissons et à Paris, souvent dans des classes difficiles. En 1973 paraît son premier essai, *Le Service militaire au service de qui ?*, qu'il signe du pseudonyme de Pennac, pour ne pas « gêner son père ». Il écrit ensuite des livres pour enfants, après avoir décidé de privilégier le plaisir du récit par rapport à la volonté de faire « sens ». Il rencontre un succès immense avec *Au Bonheur des ogres* puis une véritable reconnaissance avec *La Fée Carabine*. *La petite marchande de prose*, en 1989, est un phénomène de librairie. Entre temps, il s'est installé définitivement à Belleville, quartier populaire et cosmopolite de Paris, qui constitue le cadre de la saga des Malaucène qui a établi sa notoriété. Son dernier livre en date, *Journal d'un corps*, est paru cette année. ■



Michel Jobert LE GRAND COMMIS DE L'ÉTAT

Il fut l'un des grands commis de l'État que connut la France pendant la seconde moitié du XXe siècle. Né le 11 septembre 1921 à Meknès, Michel Jobert est le fils d'un ingénieur agronome établi au Maroc. Élève à Sciences-Po Paris en 1939,

il combat dans un régiment de Spahis durant la Seconde Guerre mondiale, avec lequel il participe à la campagne d'Italie et au débarquement en Provence. Puis il intègre l'ENA, avant d'entrer à la Cour des comptes. En 1952, il est appelé dans le cabinet ministériel

du MRP Pierre Abelin, avant d'intégrer ceux de Paul Bacon (1953-1954 et 1955-1956) puis de Robert Lecourt (1959-1961). Surtout, il fera à deux reprises partie de celui de Pierre Mendès France, comme président du conseil de 1954 à 1955 et comme ministre

d'État en 1956. Georges Pompidou l'appelle à son tour lorsqu'il est nommé à Matignon. Michel Jobert sera son directeur adjoint de cabinet (1963-1966), puis son directeur de cabinet (1966-1968). Après l'élection de Pompidou à la présidence de la République, il devient secrétaire général de la présidence de la République (1969-1973). Ministre des Affaires étrangères des gouvernements de Pierre Messmer (1973-1974), il défend les principes gaullistes en matière de politique extérieure : indépendance nationale, Europe, politique arabe... Mais, en 1974, lors de l'élection présidentielle, il soutient Jacques Chaban-Delmas face à Valéry Giscard d'Estaing, ce qui ne lui sera jamais pardonné. Il fonde alors le Mouvement des Démocrates, qui refuse le clivage droite-gauche et ne parvient pas à percer électoralement. En 1981, Michel Jobert soutient François Mitterrand à l'élection présidentielle. Après la victoire du candidat socialiste, il devient ministre du Commerce extérieur du gouvernement de Pierre Mauroy. Il démissionne le 20 mars 1983. Il décèdera le 25 mai 2002. ■



Mercedes Jellinek AU NOM DE L'ÉTOILE

Qui l'eût cru ? Le symbole du luxe à l'allemande, la marque automobile Mercedes a d'étroits liens historiques avec le Maroc. C'est en effet à une petite fille née à Tanger que la marque à l'étoile doit son nom. Nous sommes alors à la fin du 19ème siècle. Emil Jellinek, riche homme d'affaires autrichien et amateur de sport, s'empare d'une nouvelle invention : l'automobile. Il s'adresse logiquement à l'un de ses pionniers, la firme allemande DMG, pour s'offrir une Daimler... qui sera la première d'une longue série. Car, au fil du temps, Jellinek devient un partenaire du constructeur. Homme d'affaires avisé, il a le flair d'utiliser ses relations personnelles et professionnelles dans la haute société européenne pour vendre des versions luxueuses et plus puissantes des Daimler. Et c'est pour les besoins

d'une course automobile qu'il commande à DMG des véhicules encore plus puissants, qu'il fait courir sous le patronyme de « **Monseigneur Mercedes** ». Le prénom de sa fille est en effet devenu le sobriquet par lequel Jellinek était connu dans les cercles automobiles. Quelques années plus tard, Jellinek signe un accord avec DMG pour vendre leurs voitures sous la marque Mercedes. Le 26 septembre 1902, Mercedes est officiellement enregistrée comme nom de marque : l'un des plus prestigieux labels automobiles du monde était né. Jellinek pousse la coquetterie jusqu'à modifier légalement son nom, pour devenir Jellinek-Mercedes. « **C'est certainement la première fois qu'un père a pris le nom de sa fille** », commentait-il avec humour. La petite Tangéroise de naissance entraînait alors dans sa 15ème année. ■

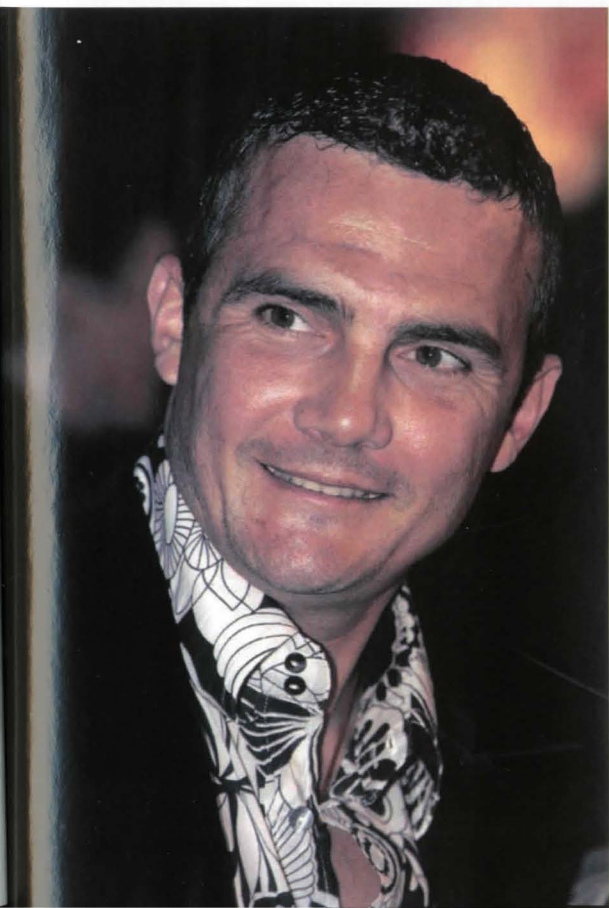
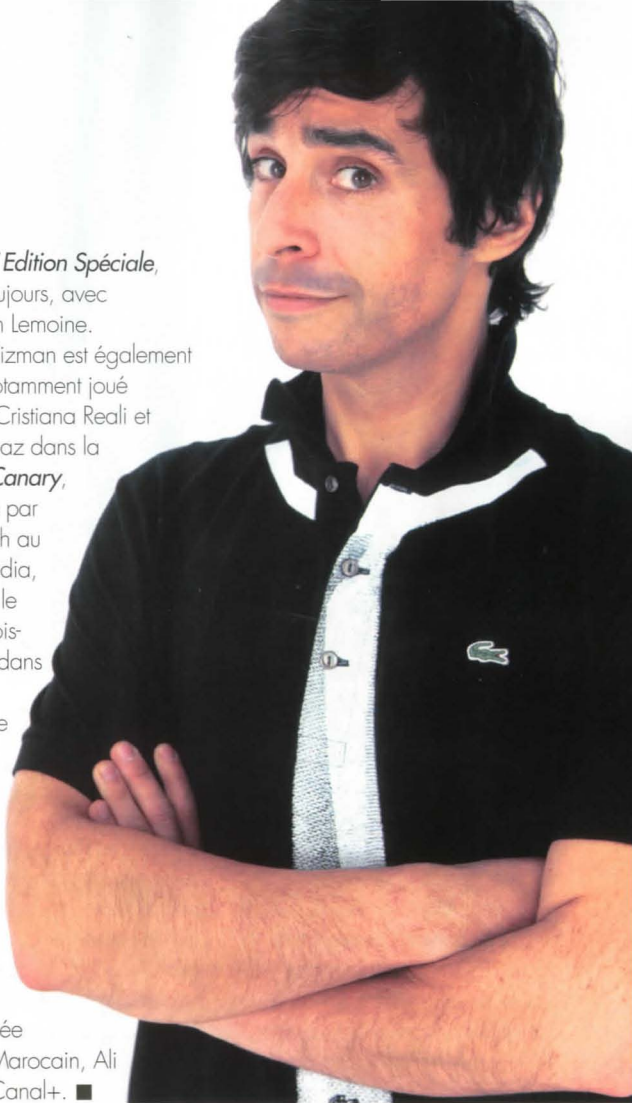
Ariel Wizman

LA FANTASIE EN PLUS

Il est l'un des journalistes-animateurs les plus dingues du paysage audiovisuel français. Ariel Wizman, né le 19 mai 1962, à Casablanca, a incontestablement inventé un style, fait d'irrévérence, de cynisme, d'extravagance, le tout sous-tendu par une vaste culture et un vrai sens moral. Le petit Ariel n'a que 5 ans lorsque sa famille, juive marocaine, quitte le royaume à la suite de la Guerre des Six Jours, direction la banlieue parisienne. Passionné par la musique, Ariel Wizman tente sa chance dans ce domaine, mais une rencontre avec le philosophe Emmanuel Lévinas en décide autrement. C'est grâce à lui qu'il intègre l'Ecole Normale israélite orientale. Mais le jeune homme n'en est pas moins un fêtard notoire. Au cours d'une soirée tzigane, il se lie d'amitié avec Édouard Baer, rencontre qui sera décisive pour l'un et l'autre. Réunis par leur humour

corrosif, tous deux deviennent co-animateurs de *La grosse boule* sur Radio Nova et débütent ainsi une collaboration dont sortiront de nombreux projets délirants et surréalistes. Leur duo se séparera au début des années 90. Journaliste notamment pour *Actuel*, *Vogue Homme* ou *20 ans*, Ariel Wizman a aussi produit des émissions pour France Culture et a été rédacteur en chef d'un magazine consacré aux nouvelles technologies. Polyvalent, il a également développé une forte activité de DJ noctambule. Il est par ailleurs l'un des deux membres du Grand Popo Football Club (avec Nicolas Erréra), un duo de musique électronique, dont l'album *Shampoo victims* est sorti en 2000. À la télévision, Ariel Wizman apparaît tout d'abord comme chroniqueur dans *20h10 pétantes*, l'émission de Stéphane Bern sur Canal+, puis sur France 5 ou Arte. En septembre 2007, il rejoint l'équipe de Samuel

Etienne dans l'*Edition Spéciale*, sur Canal+ toujours, avec Anne-Elizabeth Lemoine. Enfin, Ariel Wizman est également acteur : il a notamment joué aux côtés de Cristiana Reali et de Vincent Elbaz dans la pièce *Good Canary*, mise en scène par John Malkovich au Théâtre Comédia, et a interprété le rôle de François-Marie Banier dans une pièce de théâtre inspirée de l'affaire Bettencourt. Depuis septembre dernier, il fait partie de l'équipe de *La Nouvelle Edition*, une émission animée par un autre Marocain, Ali Baddou, sur Canal+.



Richard Virenque

« A L'INSU DE MON PLEIN GRÉ... »

Le cycliste français Richard Virenque est né le 19 novembre 1969, à Casablanca. En janvier 1991, il signe son premier contrat professionnel avec l'équipe RMO, avec qui il fait son 1er Tour de France, en 1992, qu'il termine à la 25ème place. En 1993, il signe chez Festina. De 1999 à 2000, il court chez Polti puis, de 2001 à 2002 chez Domo-Farm-Frites. Fin 2002, il signe chez Quick Step Davitamon. En 2004, il finit le Tour de France avec son septième maillot à pois. Un record. Sept, c'est aussi le nombre de ses victoires d'étapes dans la Grande Boucle, l'épreuve qui l'a propulsé au sommet et qu'il aurait pu, paradoxalement, l'enterrer en 1998 avec l'affaire Festina. Porteur du maillot jaune en 1992 et 2003, le coureur varois est monté deux fois sur le podium final du Tour (2e en 1997, 3e en 1996). Mais il n'a jamais remporté l'épreuve, et pour cause. Quand,

en 1993, il intègre l'équipe Festina, il pense qu'il peut remporter le Tour de France. Mais le scandale du dopage met fin à son ascension. Festina est exclue de la course. Richard Virenque nie l'évidence. Il lui faudra deux ans pour reconnaître avoir mis la main dans le pot de confiture. La justice civile ne le condamnera pas, le public, qui l'adore pour son panache et son charisme, encore moins. Mais la justice sportive lui infligera une suspension de neuf mois. Lorsqu'il revient à la compétition, un an plus tard, il sait qu'il ne remportera jamais la Grande Boucle. Mais il met un point d'honneur à marquer chaque participation d'un exploit. En 2004, il met fin à sa carrière. Par la suite, Virenque s'occupe des relations publiques de Davitamon. Une société qui, et ça ne s'invente pas, fabrique des compléments alimentaires... Depuis, il est consultant sportif pour plusieurs chaînes de télévision.

Si son visage ne dira pas grand-chose à pas grand-monde, son travail est mondialement connu. Le BMW X5, la Mini Cooper, la Ferrari F430, ou encore la Maserati MC12, c'est lui ! Ironie de l'histoire, Frank Stephenson est né le jour même du lancement de la première Mini Austin, le 3 octobre 1959, à Casablanca. Enfant d'un père norvégien, employé expatrié de Boeing, et d'une mère espagnole, le petit Frank ne parlait couramment dans sa prime enfance que le français et... l'arabe dialectal marocain. Tout designer vous parlera de ce moment magique où la beauté des objets s'est révélée à ses yeux et à son cœur. Pour Stephenson, la chose est arrivée dans l'une des artères casablancaises, à l'âge de onze ans. Il se rappelle s'être littéralement figé dans la rue, au passage d'une Dino 246.

« À l'époque, dit-il, je ne savais pas que le design était une profession. Mais j'ai réalisé que les objets inanimés peuvent être beaux. Et j'ai alors commencé à dessiner des voitures. » Pour apprendre à manipuler le crayon, Frank Stephenson s'envole pour la Pasadena's Art Center School of



Frank Stephenson LA MACHINE À RÊVES

Design, en Californie. Mais il ne reste pas longtemps aux USA : son diplôme en poche, il rentre en Europe et se fait bientôt embaucher par BMW, où il travaillera sous la houlette d'un certain Chris Bangle. Il restera chez le constructeur allemand onze longues années, avant de rejoindre Ferrari. Il

supervise la conception stylistique de la Punto, de la Bravo et de la Nuova 500. Mais il ne laisse à personne d'autre le soin de tracer les lignes de la MiTo. En avril 2008, il tente une nouvelle aventure en devenant directeur du design de McLaren pour qui il supervise le design de la MP4-12C. De ses

périple à travers le monde, Frank Stephenson hérite une passion pour les langues. Véritable polyglotte, il en parle couramment pas moins de huit : italien, norvégien, anglais, espagnol, français, arabe, turc et allemand. Même s'il avoue que son « arabe commence un peu à rouiller... ». ■

Jean Reno

JUAN MORENO DU MAÂRIF

C'est dans la communauté espagnole du Maârif, à Casablanca, que Juan Moreno y HerreraJimenez naît le 30 juillet 1948. Son père, linotypiste, et sa mère ont tout deux fui le régime de Franco et trouvé refuge dans la ville blanche, dans un quartier qui vit à l'heure espagnole. Son père ayant décidé qu'il sera dessinateur industriel, Juan suit des cours, tout en rêvant de devenir acteur (son idole est Marlon Brando). Son brevet sera la dernière joie que Juan donnera à sa mère qui décède peu après. Il a 17 ans. Avec deux amis, il monte une pièce de vaudeville espagnol. Le public est conquis et Juan est persuadé qu'il est fait pour être acteur. En 1970, il débarque à Paris, dans un 10 m2 au 6ème sans ascenseur et avec toilettes sur

le palier. Pour changer de destin, il décide de changer de nom. Voici Jean Reno ! Et il découvre l'atelier d'Andréas Voutsinas. Histoire de payer les cours, Jean est vendeur dans une droguerie. Il fait une apparition dans *Clair de Femme* de Costa Gavras. Enfin, la chance lui sourit : un jour, il se présente sur un plateau et est engagé par le premier assistant, Luc Besson, pour *Les Bidasses aux grandes manœuvres*. Jean Reno vient de rencontrer son homme providentiel et de poser par la même occasion un pied sur la première marche du succès. Il jouera dans *Subway* en 1985, *Le Grand Bleu* en 1988, *Nikita* en 1990, *Les Visiteurs* en 1993... Jean Reno dira : « J'ai quitté le Maroc pour devenir acteur. J'aurais pu choisir l'Amérique mais mon rêve, c'était



pas Hollywood. C'était la France. C'était l'entrée des artistes... » Sauf que son interprétation de *Léon*, en 1994, lui ouvre les portes de Hollywood. Il devient l'un des rares acteurs français à connaître une vraie carrière internationale avec, entre autres, *Mission impossible*

avec Tom Cruise, *Godzilla* avec Matthew Broderick, *Ronin* aux côtés de Robert de Niro, *La Panthère rose* avec Steve Martin, ou encore *Da Vinci Code* avec Tom Hanks. Il partage aujourd'hui son temps entre productions françaises et américaines. ■

Just Fontaine L'HOMME AUX PIEDS D'OR

Celui dont le nom figure aujourd'hui au panthéon de l'histoire du football parmi les légendes du ballon rond est né à Marrakech le 18 août 1933. Et si le petit Just apprend à taper dans le cuir dans les rues de la cité ocre, c'est dans un club de la ville blanche, l'US Casablanca, qu'il entame en 1950, après un passage au lycée Lyautey, une carrière aussi brève que brillante. Après trois ans au sein du club bidaoui, la notoriété de ce buteur hors pair traverse la Méditerranée. L'avant-centre est alors recruté par l'OGC Nice où il inscrit 44 buts en 3 saisons. En 1956, il rejoint le Stade de Reims pour pallier au départ de Raymond Kopa et marque 121 buts en 6 saisons. Une efficacité qui ferait rêver n'importe

quel entraîneur aujourd'hui : au total, Just Fontaine a inscrit 165 buts en 200 matchs de Première division (soit une moyenne de 0,825 buts par match). Sous le maillot de la sélection française, ses statistiques sont encore plus éloquentes. Ainsi, lors de sa première sélection, le 17 décembre 1953, il s'offre le luxe de marquer 3 buts. Et jusqu'en 1960, il inscrit 30 buts en seulement 21 sélections (1,43 buts par match !) avec, en point d'orgue, l'épopée de la Coupe du monde 1958 en Suède où il termine meilleur buteur avec 13 buts en 6 matchs. Jusqu'à aujourd'hui, ce record du nombre de buts marqués en phase finale d'une Coupe du monde est resté inégalé. Et c'est en 1962, à l'apogée de son talent, que Just Fontaine doit mettre fin



prématurément à sa carrière, suite à une blessure récurrente. Il entraîne un temps le Paris-Saint-Germain et l'équipe de France, avant de se retirer définitivement du milieu du football. Pendant tout ce temps, il n'a jamais coupé les ponts avec son pays natal. Il le montre en soutenant activement la candidature du Maroc à l'organisation de la

Coupe du monde 2006. On se rappelle encore de sa jolie phrase sur un plateau télé : « Avec 13 buts, je détiens toujours le record de buts marqués durant une Coupe du Monde. Si l'organisation du mondial 2006 est accordée au Maroc, ce sera mon 14ème ». Malheureusement, le compteur de Just est resté bloqué... ■



Alber Elbaz LE MAGICIEN DU GLAMOUR

Il vient tout juste de fêter ses dix ans à la tête de la direction artistique de Lanvin. Au menu, orchestre, cotillons, champagne et énorme gâteau aux couleurs pastel, en présence des actrices Tilda Swinton, Maggie Cheung et Nathalie Baye, ou encore de l'effeuilleuse Dita Von Teese, mais aussi et surtout, un festival de robes à larges volants s'ouvrant sur des dos nus, des bustiers, des fourrures de toutes les couleurs, des étoles-boas, des robes noires aux motifs en cristaux, des robes du soir aux drapés impressionnants... Car l'univers d'Alber Elbaz est ainsi : chatoyant, féérique et ultra-féminin. C'est au Maroc, à Casablanca, que cet original à nœud-papillon, dont les lunettes et l'air lunaire évoquent irrésistiblement Woody Allen, a vu le jour, le 12 juin 1961, avant que sa famille émigre pour Israël. Happé par la mode dès son plus jeune âge, il suit les cours du collège de mode Shenkar à Tel Aviv. Puis, en 1987, il part pour New York, apprend à dessiner des robes de mariées et rencontre le créateur Geoffrey Beene

avec qui il entame une fructueuse collaboration. En 1997, Ralph Toledano, le président de Guy Laroche, le choisit pour rafraîchir l'image de la maison. Un an plus tard, il ne peut résister à l'appel de Pierre Bergé qui lui offre la direction artistique de la ligne de prêt-à-porter féminin d'Yves Saint Laurent. « Chez Laroche, j'ai découvert la femme française et, chez Saint-Laurent, j'ai appris la volonté d'atteindre la perfection », dira Alber Elbaz. En 2001, il prend la direction artistique de Lanvin, faisant renaître la maison, alors en perte de vitesse. Faite de douceur et de glamour, sa mode est un hymne constant à la « Parisienne » éternelle. Ses créations aux motifs art déco, broderies et sequins font rêver. Mais ce qui, plus que tout, séduit les femmes, c'est que ses vêtements sont conçus pour être portés : « Quand je fais une robe, je pense toujours que la personne qui va la porter doit pouvoir sortir du taxi et reprendre du dessert », dit-il joliment. ■

Christian de Portzamparc

RÉINVENTER LA CITÉ



Né à Casablanca le 5 mai 1944, Christian Urvoy de Portzamparc, l'un des architectes les plus doués de sa génération, quitte le Maroc durant son enfance pour s'installer avec sa famille à Rennes. Il étudie ensuite à l'École des Beaux-Arts de Paris de 1962 à 1969. La découverte des croquis de Le Corbusier le pousse à s'orienter vers une spécialisation en architecture. Parmi ses premières réalisations, un château d'eau à Marne-la-Vallée (1971-1979) et l'ensemble HLM des Hautes Formes. Il remporte le concours de la Cité de la Musique à Paris (1984) dont il achève la construction en 1995. Une année plus tôt, il s'est vu décerner le prestigieux Pritzker Prize, l'équivalent du

Nobel pour l'architecture. Parmi ses apports à cette science, on trouve le concept d'« îlots ouverts » qui réinvente la conception des cités d'habitation, et des recherches sur la verticalité qu'il a notamment mises en oeuvre dans la Tour LVHM de New York. Parmi ses oeuvres les plus renommées, on peut citer l'immeuble d'appartements pour Nexus World à Fukuoka (Japon), l'extension du Musée de Bordelle à Paris ou encore la Cité de la Musique, toujours à Paris. Parmi ses chantiers en cours figure le futur théâtre de Casablanca, CasArts, dont il est le concepteur en tandem avec l'architecte marocain Rachid Andaloussi. ■

Elisabeth Guigou

L'ODEUR DES ORANGES AMÈRES

Née le 6 août 1946 à Marrakech, Elisabeth Guigou a raconté son enfance en ces termes : « Je suis issue d'une famille modeste. Après la guerre, mon père a créé, à Marrakech, une petite conserverie d'olives et d'abricots. Maman, femme au foyer, lui donnait un sérieux coup de main. Je me souviens très bien de la maison familiale, une jolie villa au toit de tuiles vertes, avec un jardin aux parfums d'orangers. Je me rappelle mes balades en vélo, la chasse dans le bled avec mon père, nos vacances en caravane... Du Maroc, j'ai vraiment le souvenir d'une beauté permanente. Mes parents m'ont élevée dans l'idée que j'aurais un métier, chose rare à l'époque pour les filles. Très jeune, j'ai voulu être prof. Plus tard, je me suis passionnée pour l'histoire. Puis, admirant une femme consul à Marrakech, j'ai souhaité être diplomate. Finalement, après le bac, j'ai commencé mes études d'anglais à Rabat. Et puis, il y a eu le départ du Maroc. Je suis venue définitivement en France en 1965. Partir de Marrakech a été pour moi un arrachement. Je trouvais tout à fait légitime que les Marocains aient leur indépendance, mais l'idée de quitter le pays de mon enfance était terrible. Je peux dire que c'est avec la décolonisation qu'est

né mon éveil politique. Tout me manquait. Je me souviens comme si c'était hier de mon premier hiver. C'était à Montpellier, où je faisais mes études. J'ai cru mourir de froid. » Ses parents s'établissent donc dans cette ville, où elle se marie, à 20 ans, avec Jean-Louis Guigou. Elle intègre l'ENA en 1971 et adhère au PS en 1973. Elle rencontre François Mitterrand au mariage d'Hubert Védrine, en 1974. Elle est à la Direction du Trésor et ne le reverra qu'en 1982 quand elle rejoint l'Élysée. Il lui confie les questions européennes. Très sensible aux discriminations faites aux jeunes d'origine étrangère, Elisabeth Guigou considère la lutte contre les discriminations comme un enjeu politique de première importance. Elle crée aussi des postes de conseiller pour les affaires sociales au Maroc en 1999. Ministre de la Justice sous le gouvernement Jospin, elle est élue par la suite députée de Seine-St-Denis. Elle est membre de plusieurs organismes qui oeuvrent pour les relations euro-méditerranéennes. Elle vient très souvent se ressourcer dans son pays natal en famille, « pour retrouver les sons, les odeurs et les paysages de mon enfance. J'ai de la chance, je suis née et j'ai grandi là-bas. Ça crée des émotions à vie ». ■

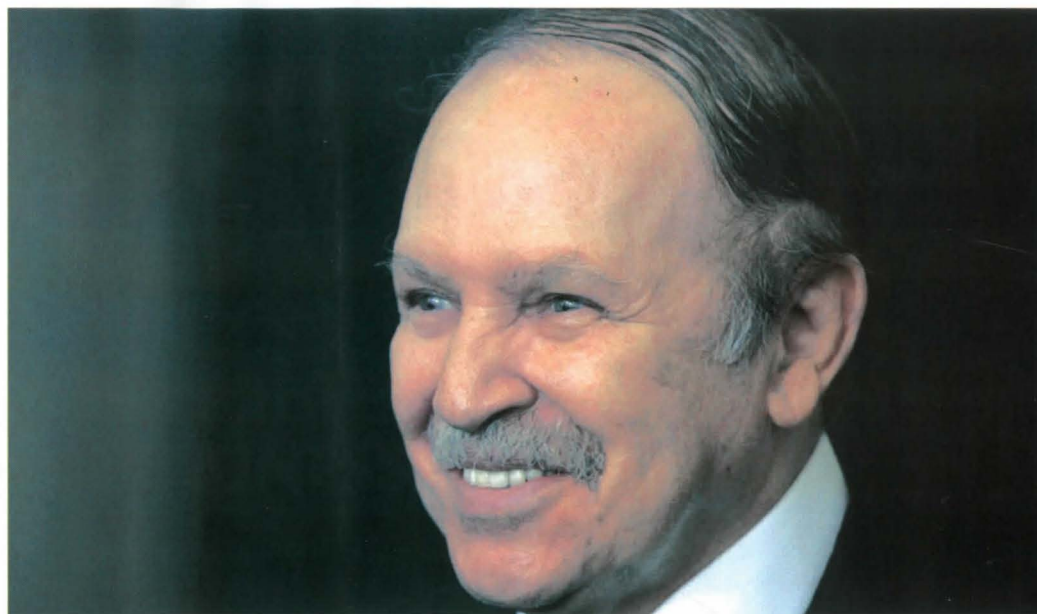


Abdelaziz Bouteflika

UNE JEUNESSE OUJDIE

Né le 2 mars 1937 à Oujda, Abdelaziz Bouteflika est issu d'une famille originaire de Tlemcen. Le président algérien use ses fonds de culotte sur les

D'une famille moyenne (son père est mandataire au marché de gros, sa mère gère un bain maure), Abdelaziz interrompt brutalement ses études secondaires dans les



mêmes bancs d'école qu'Allal Sinaceur, Omar Benjelloun ou de futurs cadres de la DST marocaine.

années 50 pour devenir moniteur d'école, dans la région d'Oujda. En 1956, lui qui n'a alors aucun

penchant pour la politique est rattrapé par la guerre de libération algérienne déclenchée deux ans plus tôt. L'Oriental marocain sert de repaire à presque la moitié du mouvement de libération. À Oujda, donc, Bouteflika fréquente une faune de futurs meneurs de la révolution algérienne, dont Ben Bella et Houari

de l'ALN (Armée de libération nationale). À Oujda, la résistance algérienne est dominée par le tandem Ben Bella-Boumediène. Entre les deux hommes, le courant ne passe pas. Pour jouer les messagers, Abdelaziz Bouteflika, malgré son jeune âge, est tout indiqué. Il grimpe ainsi dans la hiérarchie. En 1956, Abbes Messaadi, le chef de l'ALN dans le Rif, est assassiné. Ce meurtre ouvre les premières brèches dans la solidarité maroco-algérienne. Les intermédiaires, dans les deux sens, deviennent une denrée recherchée. Bouteflika fait partie du lot. Il est aussi le seul parmi les officiels algériens à avoir un contact direct avec Mohammed V et le prince Moulay Hassan. Boumediène fait de Bouteflika son « poulain » et le nomme ministre des Affaires étrangères. En 1981, accusé d'importants détournements de fonds, il est limogé et choisit de s'exiler pendant six ans. En décembre 1998, il annonce son intention de se présenter aux élections présidentielles. Il est élu le 27 avril 1999 et sera réélu à deux reprises, malgré des décisions politiques très contestées par une partie de la société algérienne. ■

Boumediène qui joueront un rôle déterminant dans son parcours. En 1956, Abdelaziz rejoint les rangs

Alain Souchon

DANS L'AIR DU TEMPS

Il n'aura connu le soleil de Casablanca que pendant six mois. Mais c'est bien dans la ville blanche qu'il est né, le 27 mai 1944. Il grandit ensuite à Paris, où son père est professeur de français. Mais celui-ci est tué dans un accident de voitures alors qu'Alain n'a que 14 ans. Un peu perdu, il enchaîne les petits boulots à Londres, puis à Paris, tout en tentant sa chance dans la chanson, sans succès. La « galère » ne dure cependant pas longtemps : en 1973, le directeur artistique de la maison de disques RCA, Bob Soquet, est séduit par son titre *L'Amour 1830*. L'année suivante, il rencontre Laurent Voulzy : le tandem deviendra l'un des plus prolifiques de la chanson

française. *J'ai dix ans* et *Bidon* sont de grands succès. Sorti à l'été 1977, son troisième album, *Jamais content*, est un phénomène, tant il reflète le climat et les préoccupations de l'époque, tout comme ses tubes suivants, dont *Allô maman bobo* (1981). Alain Souchon devient l'incarnation d'un nouveau type d'hommes : plus sensibles, plus fragiles, angoissés par l'avenir. Il est donc logique que Jean Becker le choisisse pour incarner le personnage principal de *L'Été meurtrier*, où il est excellent. La même année, il signe le texte du tube de l'été, *Belle-Ile-en-Mer, Marie Galante*, pour Laurent Voulzy. En 1988, nouveau grand succès avec l'album *Ultra moderne solitude*, notamment



la chanson *Quand je serai K.O.* Il signe en 1993 son album le plus réussi, *C'est déjà ça*, qui ne comporte quasiment que des tubes, dont « Foule sentimentale », *Sous les jupes*

des filles, *Le Zèbre*... Les albums suivants, plus introspectifs, rencontrent un succès moindre mais continuent d'incarner de manière frappante, l'air du temps. ■